Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 63 (1927)

Heft: 16

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXIIIe ANNÉE
N° 16.

3 SEPTEMBRE
1927

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : PIERRE BOVET : *L'Education Nouvelle à Locarno.* — MARGUERITE EVARD : *Une éducatrice par vocation, Emma Pieczynska-Reichenbach* (2e article). — ALBERT CHESSEX : *Brevet primaire supérieur.* — *Un livre utile.* — PARTIE PRATIQUE : L. GROSGURIN : *Soustraction et division.* — LE VIEUX PRÉSIDENT : *A propos de l'enseignement du vocabulaire.* — LES LIVRES. — JEANNE DE BELLERIVE : LA PETITE ECOLE : *Les fées.*

L'ÉDUCATION NOUVELLE A LOCARNO

Les assises de l'Education Nouvelle à Locarno du 3 au 15 août ont pris une ampleur que nous n'avions pas prévue. Le programme témoignait que les organisateurs avaient réuni une liste de conférenciers *di primo cartello*, nous savions que les précédents Congrès, celui de Territet en 1923 et surtout le dernier, à Heidelberg en 1925, avaient été de grands succès, mais nous étions loin de nous figurer que nous allions rencontrer tout un peuple — nous étions entre 1100 et 1200 — de maîtres d'avant-garde et tant de représentants officiels des autorités scolaires et des gouvernements. Déclenché à Calais en 1921 par la rencontre de quelques pionniers des Ecoles Nouvelles, le mouvement a déjà, en ces six années, vaincu bien des résistances, emporté bien des obstacles. On a pu s'en convaincre en entendant non seulement des Américains directeurs d'écoles publiques comme Washburne ou Mme Lucy Wilson, mais des Européens très authentiques qui ne doivent pas grand chose de leurs idées aux Etats-Unis : ceux des *Gemeinschaftsschulen* de Hambourg, Paulsen qui les créa à Berlin, Petersen qui, à l'Université de Jena, forme des maîtres pour toute l'Allemagne, Glœckel surtout, Fadrus et Dengler, de Vienne, tout heureux et surpris encore du grand succès qu'ils venaient de remporter en faisant adopter par le Parlement autrichien la réforme des écoles secondaires après celle des écoles primaires. Et Decroly, qui fut un des grands animateurs de cette réunion, était là pour nous faire ressouvenir de la place que les Ecoles belges aussi font désormais à l'enseignement individuel.

De pays lointains les gouvernements avaient envoyé des observateurs : du Japon, du Brésil. La Nouvelle-Galles du Sud, l'Etat

de Mysore, la Libéria déléguaient leurs ministres de l'Instruction publique eux-mêmes.

Et la Suisse ? Nos départements n'étaient pas officiellement représentés, sauf le Tessin, qui avait fort bien fait les choses. La présence de deux conseillers d'Etat à la séance d'ouverture, l'accueil charmant de M. Rusca, maire de Locarno, l'hospitalité accordée par les écoles normales où M. Ferrari et Mlle Blank se prodiguèrent, la belle exposition de l'Ecole tessinoise organisée par M. Valentini et dont l'*Educateur* espère bien recueillir des miettes, la présence des directeurs d'écoles de Locarno, Lugano, Chiasso, etc., celle de Mmes Boschetti et Bontempi, ces pionnières, montrèrent à nos hôtes que Locarno méritait, autrement encore que par les souvenirs de paix évoqués par son nom, d'accueillir un Congrès de l'éducation nouvelle.

Sous la présidence alerte de M. Hermann Tobler, de Hof-Oberkirch, les congressistes suisses très bigarrés — ils étaient une centaine — ont eu le plaisir de se retrouver plusieurs fois ; ils se sont promis de garder le contact. L'Institut J. J. Rousseau avait là autour de M. Claparède un bon contingent d'élèves et d'anciens élèves de tous pays, dont plusieurs instituteurs suisses.

Nous n'avons rien dit encore des séances. *La liberté dans l'éducation* était le thème central du Congrès. Quelque valeur qu'on lui attribue comme moyen de libération (Ferrière) et d'épanouissement, pour permettre à l'individu de se mettre au service de tous, (Bovet et Paulsen) la liberté ne peut être que relative (Ensor, Rotten). Elle doit être diverse selon les variétés des caractères individuels (Decroly). Il faut trouver moyen de la combiner avec une technique régulière (Washburne) et ne pas négliger l'étude scientifique de l'enfant et de l'éducation (Rugg), se souvenant du rôle asservissant que jouent souvent dans l'inconscient (Pfister, Adler) certaines inhibitions dont le maître peut triompher. Les expériences faites par les écoles qui utilisent la liberté (Dengler, Johnson, Wilson) sont éminemment encourageantes.

Il faudra lire dans *Pour l'Ere Nouvelle* les actes du Congrès ; mais on n'y trouvera qu'une toute petite partie de ce qui a été dit. En effet, tout le matin on siégeait en sections parallèles (il y en eut certain jour jusqu'à dix) et l'après-midi des petits cercles se formaient spontanément, comme de champignons après la pluie, de gens avides d'entendre et de parler sur une question qui leur tenait à cœur.

Deux belles expositions, l'une de travaux d'écoliers, l'autre,

organisée par Mlle Butts, du Bureau international d'Education, de matériel autodidactique, fournissaient aussi l'occasion d'échanges de vue fructueux.

Beaucoup de musique, une soirée offerte par l'*Unione magistrale ticinese*, une excursion à l'Isola Bella, une partie de campagne à Ponte Brolla, d'admirables leçons de M. Ferrari sur la géologie locale, et de sir J. C. Bose sur la vie des plantes, des concerts de la fanfare municipale, une émouvante audition du chœur d'enfants Bakule, un temps splendide coupé la nuit seulement par des déluges de pluie.

La question des langues n'est pas résolue. Trop de congressistes savent au moins deux langues pour supporter, séance tenante, deux traductions successives ; trop n'en savent pas trois pour qu'on puisse se passer d'en donner aucune... A la fin du Congrès le mot d'*esperanto* était acclamé toutes les fois qu'il était prononcé. Un vœu a été présenté, dont un instituteur zuricois, tout à fait étranger à l'esperanto, avait pris l'initiative, demandant qu'au prochain Congrès (en Danemark en 1929) l'esperanto soit adopté comme langue de traduction et qu'au moins un groupe de discussion se tienne en cette langue internationale. Beaucoup de participants se sont engagés à l'apprendre d'ici là.

Au total, les journées de Locarno ont été, comme nous le souhaitions, un triomphe pour notre ami Adolphe Ferrière qui, il y a 28 ans, fondait le Bureau international des Ecoles Nouvelles. Depuis six ans, il a en Angleterre et en Allemagne l'appui de deux femmes admirables : Mme Béatrice Ensor et Mme Elisabeth Rotten. A tous trois, le Congrès a, à maintes reprises, témoigné éloquemment sa vive reconnaissance. Qu'on me permette de m'y associer personnellement pour tout ce que ces journées m'ont donné.

PIERRE BOVET.

UNE ÉDUCATRICE PAR VOCATION

EMMA PIECZYNSKA-REICHENBACH

(1854-1927). — Deuxième partie [1].

Nous avons présenté en Mme Pieczynska, tour à tour, la fillette, l'adolescente, la femme, la citoyenne et l'amie. Cherchons à faire connaître l'éducatrice par vocation.

Si certains pédagogues de renom ont été marqués par l'influence maternelle au point que ce soit un des facteurs essentiels de leur vocation, — Vivès, Komensky, Pestalozzi, le père Girard, Herbart, — l'absence même des soins et de l'affection d'une mère, et le grand vide laissé au cœur et affectant le

[1] Voir *Educateur* du 19 mars 1927.

subconscient de quelques-uns, semblent avoir eu un résultat analogue et marqué assez la sensibilité d'êtres tels que Frœbel ou Mme Kergomard. Plaindre l'orphelin, se sentir attiré par l'enfance, l'enfance malheureuse surtout, et se donner tout entier. Mme Pieczynska éprouva cela à un haut degré ; puis, une soif intense de maternité inassouvie, au lieu de se refouler simplement, s'intensifia chez cette grande âme en une maternité élargie, au point qu'on pourrait lui appliquer la belle formule de Charles Péguy « mère des femmes et mère des hommes ...», car son œuvre éducatrice a visé l'adulte comme l'adolescent et l'enfant. Il y a dans la vocation pédagogique une sorte de sublimation de l'instinct maternel — ou paternel. Mme Pieczynska l'a portée jusqu'au plan social, national et international. Elle laisse après elle une grande œuvre d'éducation.

Elle est partie d'un très haut idéal : l'*égalité de la morale*, l'*éducation sexuelle* des jeunes en vue d'une humanité plus consciente de sa responsabilité, de ses devoirs moraux, d'une société plus saine en sa manière de vivre. Elever les jeunes dans un esprit nouveau, préparer les deux sexes par les mêmes moyens et pour les mêmes buts en *coéducation*, faire l'*éducation civique* et l'*émancipation politique* des femmes en vue des réformes législatives nécessaires.

Pour aider les faibles, les femmes et jeunes filles surtout, il faut faire avec elles des efforts de solidarité ; Mme Pieczynska a poursuivi l'éducation dans le sens de la mutualité — éducation en vue des *assurances ;* assurance-maladie (pour les couches surtout), assurance-vieillesse (pour ne pas laisser prétériter la femme par rapport à l'homme), assurance-maternité (pour encourager à l'allaitement maternel et fortifier les générations à naître). Il faut relever le travail jugé inférieur et mésestimé, le travail à domicile, le travail domestique, la dignité de la servante (« l'aide de ménage », comme elle l'appelle), de la sommelière dans l'industrie hôtelière : la suppression du pourboire et son remplacement par un tantième sur la facture est encore une œuvre éducatrice.

Cette femme de culture universitaire et artistique, préoccupée du sort de tous les travailleurs, et de ceux de son sexe surtout, ne contesta jamais la nécessité, pour la femme, de se préparer à une *carrière professionnelle complète :* elle-même a lutté contre la tendance de trop de parents qui font sacrifice d'apprentissages longs et coûteux pour leurs fils, et se bornent à faire de leurs filles de simples manœuvres, sous prétexte qu'un petit gain leur est suffisant jusqu'au mariage — et sans songer que, si elles sont plus tard célibataires, veuves ou divorcées, elles devront être au moins aussi bien préparées que leurs frères à gagner leur propre vie et celle de ceux qui seront alors à leur charge — leurs enfants et peut-être leurs parents eux-mêmes...

C'est parce qu'elle avait une haute idée de la valeur féminine, en tant que force civique et professionnelle, que Mme Pieczynska, la féministe, eut le beau courage de démontrer l'insuffisance de la préparation féminine : pour la vie au foyer et pour l'œuvre sociale. Et c'est précisément parce que l'éducation de la jeune fille est double, — complexe et difficilement comprise des parents et des écoles, — parce qu'il faut, dès l'adolescence et dans le même temps, la préparer pour le mariage et pour le célibat... que l'éducation féminine est compliquée

et le plus souvent imparfaite, unilatérale. Enthousiaste des revendications en faveur de *l'enseignement ménager obligatoire et gratuit*, Mme Pieczynska s'appliqua à en démontrer l'impérieuse nécessité et à appuyer toutes les tentatives faites pour étendre ces mesures de la ville à la campagne et jusque dans les hameaux les moins populeux. Pourtant elle savait les lacunes que laisse cet enseignement nécessaire, mais forcément trop terre à terre. Et c'est en cela surtout qu'elle innova, appelant de tous ses vœux *une formation maternelle des jeunes filles : puériculture*, selon les méthodes modernes, enseignement donné par des médecins et des nurses dans les pouponnières et les crèches ; *pédagogie familiale*, selon les méthodes les plus nouvelles pour l'éducation de la petite et de la première enfance ; *éducation morale* profonde qui porte la marque d'un idéal élevé et soit le fait de l'influence de hautes personnalités féminines. Mais il ne suffit pas de susciter la vocation maternelle pour laisser de stériles regrets au cœur de la femme sans enfants : célibataires, épouses ou veuves — comme les mères (une fois accomplie l'éducation de leurs propres enfants) — doivent être dirigées vers le vaste champ des dévouements altruistes et préparées méthodiquement aux tâches multiples de la *maternité sociale* judicieusement comprise. A ces grands devoirs aussi, il s'agit d'être initié jeune par le contact direct des œuvres sociales, puis par le travail pratique dans les pouponnières, garderies, hôpitaux d'enfants, etc. : ainsi, dès l'adolescence, les jeunes seront dirigées vers ces activités, méthodiquement initiées par des spécialistes, afin de déclencher des vocations professionnelles ou des impulsions de travail libre, selon le parfait idéal du don de soi, du véritable esprit de service.

C'est à l'action de Mme Pieczynska, de Mlle de Mülinen et de quelques pionnières que nous devons la situation avantageuse que le Code civil suisse de 1907 fit à la femme suisse. Mme Pieczynska fut une patriote sur le plan national de ses trois patries, France, Pologne et Suisse, et selon le grand idéal international de la Société des Nations qui la trouva vibrante du même enthousiasme.

Elle nous fournit un des plus beaux exemples qui soient d'auto-éducation continue et de vie profonde, selon la religion et la philosophie ; cela est encore une œuvre éducatrice et un modèle à suivre ;... car cette incomparable animatrice agira longtemps encore par delà la tombe, non seulement sur ses amies, mais sur ses lecteurs et lectrices, sur ceux et celles qui la connaîtront par simple ouï-dire.

Educatrice, Emma Pieczynska le fut comme d'instinct, par la vocation du sentiment maternel, par besoin altruiste, peut-être aussi pour avoir vibré d'une admiration enthousiaste pour la sympathique éducatrice de sa jeunesse : Mlle Vieux. Pendant une décade, dans ses terres domaniales, se donnant toute à l'idéal de rénovation de la patrie polonaise, la comtesse Pieczynska fit œuvre d'enseignement ; elle instruisait les enfants de paysans, dans leur langue prohibée, du glorieux passé de la Pologne. Il y avait là des tabourets à double fond, sur lesquels, quand paraissait à l'horizon une silhouette de policier russe, les enfants appuyaient vite leurs pieds pour cacher le devoir interrompu et reprendre l'ourlet inoffensif. Si la noble dame ne fut jamais inquiétée, — elle

risquait la déportation en Sibérie ! — c'est qu'elle était passionnément aimée et que pas un de ses jeunes élèves ne la trahit ; elle en était encore émue quarante ans plus tard.

Educatrice au premier chef, Emma Pieczynska le fut dans ses innombrables conférences. Elle fit une œuvre immense d'éducation des adultes, — et spécialement des femmes, peut-être plus réfractaires que les hommes, les entraînant à réaliser la solidarité entre elles, à revendiquer une place dans la vie nationale, à la mériter.

Abordons maintenant son œuvre imprimée.

L'*Ecole de la pureté* parut en 1re édition, en 1897, chez Eggimann, à Genève ; les éditions subséquentes parurent chez Fischbacher, à Paris, la 4e est de 1900. En 1899, *Frédéric Passy* fit, dans une séance de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris, la présentation de deux ouvrages d'une portée mondiale : le *Bas les armes !* de la baronne de Suttner et l'*Ecole de la pureté*, d'Emma Pieczynska (son origine suisse et ses convictions démocratiques m'empêchent d'écrire : la comtesse Pieczynska.)

Le grand moraliste français caractérisait l'ouvrage en ces termes [1] :

« Ce titre n'est pas trompeur, c'est bien la question de la pureté, de la pureté matérielle et de la pureté morale, de la pureté matérielle et de la pureté de l'esprit dans toute son étendue, sous tous ses aspects qu'a entrepris de traiter Mme Pieczynska. Et cette pureté, elle n'en démontre pas seulement les avantages, la nécessité, l'obligation ; elle ne la recommande pas seulement comme un devoir : elle en enseigne les moyens, et, suivant le titre un peu étrange, au premier abord, qu'elle a adopté, elle tient école... Dénoncer les scandales qui frappent effrontément les yeux et les oreilles ; obtenir dans des cas trop rares des répressions, des condamnations auxquelles les vrais coupables échappent le plus souvent par l'insolvabilité et qu'ils transforment impudemment en réclame, c'est — que l'on me permette l'expression — pratiquer à l'égard de la gangrène sociale ce que l'on apppelle la médecine des symptômes ; c'est s'attaquer aux effets [2]. Or, combattre les effets sans atteindre la cause, c'est faire, sinon œuvre vaine, du moins œuvre imparfaite et toujours à recommencer. C'est à la cause qu'il faut s'attaquer. C'est la racine du mal qu'il faut détruire. C'est là — sans se flatter évidemment d'y réussir du premier coup, mais avec une hardiesse généreuse, et non sans l'espoir d'obtenir au moins de sérieux résultats — ce qu'a entrepris Mme Pieczynska... Pour remplir cette tâche difficile, pour traiter honnêtement, quoique librement, un sujet si délicat et projeter, si je puis ainsi parler, sur des nudités chastes une lumière qui n'ait rien de violent et de cru, quel art et quelle science ne fallait-il pas ? Ni l'art, ni la science n'ont manqué à Mme Pieczynska... L'auteur n'est pas seulement un naturaliste, un hygiéniste et, sauf peut-être le grade de docteur, un médecin : c'est un philosophe, un humanitaire et un chrétien dont le spiritua-

[1] Extrait du discours paru in extenso dans le *Monde Economique*, 19 août 1899.

[2] Œuvre de la « Ligue contre la licence des rues et de la presse ».

lisme, élevé et large, vient se mêler, pour les vivifier, pour les sanctifier en quelque sorte, aux prescriptions du spécialiste. — En somme l'*Ecole de la pureté* est une noble école où l'on n'entend que de belles et généreuses leçons... »

Frédéric Passy avait, certes, lui aussi, un haut idéal moral ; et pourtant ce moraliste devant cet aréopage de moralistes, paraît trouver le but de Mme Pieczynska trop élevé et inaccessible à la masse sinon à l'élite de ses contemporains. En relisant son hésitation passagère, nous mesurons le chemin parcouru en trente ans : ce qui semblait trop hardi, alors, est aujourd'hui admis et compris de chacun — et il y a moins de complaisance de nos jours pour les transgresseurs de la loi morale.

Tout serait à citer dans ce livre, à la fois si élevé et si simple qu'il en est émouvant. Dès l'introduction, l'auteur, avec sa belle franchise, s'adresse affectueusement au lecteur, l'émeut et le dirige, l'élève au-dessus de son point de vue, insuffisant par ignorance, l'entraîne très haut et le convainc, parce qu'il parle de cœur à cœur et touche aux sentiments les plus délicats avec le tact le plus parfait, parce qu'il libère les aspirations les plus idéalistes, les encourage, les fortifie. On ne résiste pas à des appels tels que ceux-ci :

« A mes contemporains. L'heure semble venue où notre influence sur les mœurs doit entrer dans une phase nouvelle... La sphère de notre sexe s'étend, son jugement s'individualise ; nous cessons d'être des forces inconscientes (ignorantes des grandes solidarités physiologiques et psychiques qui nous font participer à tout ce qui est humain), pour mieux remplir notre mission, nous voulons la connaître et en comprendre toute la portée. L'innocence négative de l'ignorance ne nous paraît pas le seul et le dernier retranchement de la pureté parmi nous ; nous aspirons à une pureté de conviction, plus digne du nom de vertu et qui seule nous sera une sauvegarde suffisante... Nous l'abordons au nom du devoir, et en cet auguste nom, nous soulèverons les voiles de convention qui nous dérobent les réalités de la nature et de la vie,... conscientes qu'au mystère de la création matérielle s'ajoute celui de toutes nos puissances psychiques... Ah ! ce ne sont pas les savants et les philosophes qui ont les premiers droits à cette initiation : ce sont les *mères*... La femme est, par devoir, tenue de s'initier à la vie des deux sexes, puisqu'elle est chargée de les mettre au monde et de les élever tous les deux. Mais je ne parle pas seulement ici aux mères selon la chair et le sang... si même elle n'est pas destinée au mariage, la femme doit être élevée pour la maternité... Toutes les œuvres fécondes, vivantes de la femme non mariée sont des œuvres de maternité... Dieu n'attend pas toujours que nous soyons mariées pour nous jeter des enfants dans les bras. Lui, qui fait des orphelins, doit aussi faire pour eux des mères de droit divin [1]. »

Et d'emblée, son haut idéal inspire à Mme Pieczynska, le caractère qui fait aujourd'hui encore l'ultime valeur de son livre — livre unique, que rien n'a remplacé ; le caractère spirituel des fonctions génératrices : « Elles devraient être *humaines*, c'est-à-dire inspirées par l'âme et soumises à la raison ».

« Il est moins difficile à la femme qu'à l'homme de retrouver au fond de son cœur les sentiments élevés, sains et purs, qui doivent accompagner l'acte

[1] *L'Ecole de la pureté*, préface, p. I à X.

de la génération, parce que cet acte est resté pour elle beaucoup plus sérieux que pour lui ; la maternité, ses douleurs, ses dangers, ses sacrifices sont, pour la femme, inséparables des passions de l'amour et font contrepoids à la satisfaction toute passagère qui l'acccompagne ; jamais elle ne peut, autant que l'homme, oublier le but final de l'union des sexes : l'enfant à venir. La femme se trouve donc plus accessible à une vue saine et juste des lois morales qui régissent l'union conjugale... D'ailleurs l'influence purifiante de la femme ne se borne point au foyer conjugal : elle s'étend sur la société et sur le monde...» [1]

(A suivre.) MARGUERITE EVARD, docteur ès lettres.

BREVET PRIMAIRE SUPÉRIEUR [2]

Il y a longtemps que nous avons l'intention d'entretenir une fois nos lecteurs des examens du brevet primaire supérieur, de leur programme et du règlement qui les régit. Il y a des années, en effet, que nous avons l'impression que le *Règlement du 13 avril 1917* a besoin de quelques retouches.

Nous sommes le premier à convenir que la revision du Règlement du 15 février 1907 était nécessaire. Qu'est-ce qui caractérisait l'ancien règlement et l'ancien programme ? C'était le vague et l'indéterminé. Le programme était conçu en termes si généraux que le travail de préparation aux examens donnait lieu aux interprétations les plus diverses. Certains candidats peinaient pendant des années, et avaient néanmoins l'impression de n'avoir fait qu'une partie du travail indispensable, tandis que d'autres se contentaient d'un labeur hâtif de quelques mois. Les uns piochaient force ouvrages spéciaux, d'autres s'en tenaient le plus possible à leurs anciens manuels. Il fallait préciser, orienter, renseigner. Il fallait que le candidat se fît désormais une idée beaucoup plus nette du travail à accomplir, des livres à lire, des questions à approfondir. Mais il n'était pas nécessaire, à mon sens, de charger le programme plus qu'il ne l'était auparavant.

Cette indispensable mise au point du programme, le Règlement de 1917 nous l'a donnée pour le français, l'allemand et la pédagogie. Dans ces trois branches, on s'efforça d'orienter le candidat, de lui venir en aide, de délimiter son travail, mais sans étendre en rien un programme déjà suffisamment vaste et chargé. Il n'en fut pas de même en sciences et en mathématiques : dès 1917, le programme de ces deux disciplines est certainement trop lourd et trop massif.

Il importe, d'autre part, de ne jamais oublier que les candidats sont dans l'obligation de travailler également les branches du groupe scientifique et celles du groupe littéraire : « On exige actuellement des candidats au brevet primaire supérieur, disait naguère un écrivain que l'on n'accusera pas de ne pas connaître ce dont il parle, un véritable tour de force, que peu d'entre eux réalisent com-

[1] Introduction, p. XIII à XVIII.

[2] Il s'agit ici de l'obtention du brevet qui donne accès à l'enseignement primaire supérieur dans le canton de Vaud. Le nombre des classes primaires supérieures ayant dépassé la cinquantaine, ce sujet n'est pas sans importance. Nous nous excusons auprès de nos collègues romands de ce que cet article a de spécifiquement vaudois.

plètement : celui d'exceller à la fois dans l'ordre littéraire et dans l'ordre scientifique [1]. » Les experts qui examinent les candidats sont tous *des spécialistes* de l'un ou de l'autre ordre ; pour eux, spécialistes, tout ce qui dans notre programme concerne leur spécialité, est facile. Se rendent-ils assez compte des difficultés que nous avons à vaincre ? Ces difficultés sont si réelles que j'ai entendu plus d'une fois des hommes de valeur déclarer qu'ils préféreraient de beaucoup préparer une nouvelle licence — où ils pourraient travailler dans le sens de leurs aptitudes — plutôt que le brevet primaire supérieur.

Mais il y a plus. Les instituteurs et institutrices qui se préparent à subir les examens du brevet primaire supérieur sont tous à la tête d'une classe. Ils doivent à leurs élèves le plus clair de leur temps, de leurs forces et de leurs pensées. Leur travail personnel vient forcément en marge de leur activité officielle et obligatoire. Or on s'accorde — entre gens renseignés — pour trouver notre vocation déjà pénible et notre tâche suffisamment absorbante. C'est par conséquent dans des circonstances défavorables que se fait le travail de préparation au brevet. Il faut remarquer en outre qu'un travail de préparation trop difficile et trop long ne peut avoir qu'une mauvaise influence sur la tenue de la classe du candidat.

Il est juste, à ce propos, de remercier le Département de l'Instruction publique qui organise depuis des années des cours destinés à faciliter aux candidats la préparation de leurs examens. Souhaitons les voir se développer encore.

* * *

Les candidats ont donc à faire face à un programme chargé ; ils sont obligés, quels que soient leurs aptitudes et leurs goûts personnels, de travailler également les disciplines de l'ordre scientifique et de l'ordre littéraire ; leur préparation, enfin, se fait généralement dans des circonstances difficiles. Il faut qu'à l'examen le jury tienne un certain compte de ces contingences. Il est désirable que les épreuves écrites soient *d'une difficulté moyenne* et non pas maximum. Ces épreuves seront choisies d'autre part de manière que le travail du candidat ne se prolonge pas outre mesure. (On nous parle entre autres d'un examen où, dans les trois heures données, aucun candidat n'a réussi à terminer son travail de mathématiques...)

L'article 9 du Règlement rend les épreuves écrites éliminatoires. Ne serait-il pas utile d'introduire l'admission conditionnelle, afin de permettre à un candidat « calé », qui a été victime de la déveine à l'écrit, de rétablir sa situation ? « Tout travail apprécié par la note 5 exclut le candidat », dit la deuxième partie de l'article. Cette disposition draconienne me paraît difficile à justifier. La note 5 peut provenir d'un mal de tête, d'un malaise passager, et le candidat qui l'a obtenue se fût peut-être brillamment racheté à l'oral. On pourrait, par exemple, obtenir les notes 5, 9, 10 (pour ne pas dire 5, 10, 10) et être « retoqué » ! Ne serait-il pas préférable d'exiger à l'examen écrit *une certaine moyenne ?*

En pratique, personne ne se présente pour subir en bloc toutes les épreuves ;

[1] M. Ernest Briod, dans la *Feuille d'Avis de Lausanne* du 10 mai 1924.

on passe les examens en deux séries : partie littéraire, partie scientifique. Le candidat qui termine, par exemple, ses examens par les épreuves de l'ordre littéraire, est interrogé sur ces trois branches : pédagogie, français, allemand. S'il est admis à deux d'entre elles, mais qu'il échoue à la troisième, tout son examen est annulé : il devra recommencer tout le groupe à la prochaine session. Est-ce bien juste ? Ne serait-il pas équitable de le laisser au bénéfice de son succès dans les deux disciplines où il a réussi, et de ne lui faire subir de nouveaux examens que pour la branche où il a échoué ?

* * *

On m'accusera peut-être de tendre à diminuer la culture des maîtres primaires supérieurs et à rabaisser la valeur de leur brevet. Ce serait méconnaître absolument mes intentions. Mais je constate que le nombre des classes primaires supérieures s'accroît rapidement. Je sais d'autre part que beaucoup de collègues se découragent d'avance ou en cours de route [1]. C'est pourquoi je me dis que sans déprécier le brevet primaire supérieur ni porter préjudice à la culture qu'il suppose, il est possible de prendre quelques mesures — réformes de détail faciles à réaliser — pour encourager les hésitants et rendre à tant de collègues la confiance qu'ils ont perdue.

ALBERT CHESSEX.

UN LIVRE UTILE

Si *Le langage et la verbomanie* d'OSSIP-LOURIÉ vous tombe sous la main — comme cela m'est arrivé durant les dernières vacances — vous vous demanderez sans doute à quoi ce livre d'aspect savant peut être utile à un maître d'école [2]. Ouvrez-le. Vous verrez qu'en dépit des apparences, l'œuvre d'Ossip-Lourié ne renferme rien qui ne vous soit parfaitement accessible, et que la lecture en est aussi agréable que fructueuse. Notre intention toutefois n'est pas de parler ici de cet ouvrage dans son ensemble, mais de nous en tenir, conformément au but de notre journal, à ce qui touche à l'école. Nous n'aurons du reste que l'embarras du choix. Bornons-nous donc à quelques citations :

La parole n'est pas le critérium de l'intelligence. Les savants et les philosophes les plus profonds ne disposent souvent que d'un vocabulaire restreint, tandis que les parleurs superficiels possèdent une provision inépuisable de mots. Le niveau intellectuel d'un homme peut être mesuré non à la façon dont il parle, mais à la façon dont il comprend. La facilité de l'expression n'est pas toujours l'apanage des hommes d'esprit (chap. II, *passim*).

Le verbalisme. Personne plus qu'Ossip-Lourié n'a dénoncé le danger du verbalisme : « Nous devons être très attentifs, écrit-il, à ne pas pousser les enfants trop en avant, à ne pas remplir leur cerveau de mots difficiles, de crainte

[1] On peut se demander si l'on a eu raison de décourager tellement les institutrices que celles qui osent s'embarquer dans cette galère sont devenues rarissimes. — On pourrait ajouter, en faveur d'un allègement du programme de sciences et de mathématiques, que la qualité vaut mieux que la quantité, qu'il est préférable d'assimiler à fond une matière même restreinte, plutôt que de rester à la surface d'une masse trop copieuse.

[2] *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Alcan ; 275 pp. in-8°.

d'encombrer leur esprit et d'y élever des édifices artificiels de mots qu'aucune idée n'éclaire. Très souvent les parents s'extasient lorsque leur enfant prononce un mot ou une phrase dont le sens est au-dessus de son âge : « Comme » il est intelligent !... » Il est psychologiquement dangereux de parler aux enfants de choses que leur entendement ne peut encore embrasser, il est dangereux de leur apprendre à jongler avec des mots dont le vrai sens leur échappe. »

Un jugement sévère. Ossip-Lourié condamne avec véhémence l'enseignement traditionnel, celui que Rousseau déjà qualifiait d'éducation « babillarde ». On sent en lui un enthousiaste des méthodes *actives :* Dans tous les pays, dit-il, la phraséologie est la base de l'enseignement. On encombre le cerveau des enfants et des jeunes gens de mots inutiles et incompris, on les prépare à confondre et non à unifier les mots, les choses et les idées, à considérer comme vérité les formules acquises et toutes faites. Nulle part [1] on n'enseigne aux élèves à se servir de leur sens pour discerner et connaître les choses, on les suggestionne par une persuasion orale, par une phraséologie qui entretient en eux l'inaction et paralyse toute initiative de discerner, de vérifier. On les prépare et habitue à cacher leurs émotions, leurs sentiments, leurs pensées, à étouffer les mots vrais qui montent à leurs lèvres et à n'employer que des mots vides et faux (chap. IV, *passim*).

La valeur du silence et de la solitude. Après avoir dénoncé le mal, l'auteur indique les remèdes. Les plus efficaces sont le silence et le recueillement. Les dernières pages du livre, où le savant conclut en moraliste et en poète, sont très belles.

Il faut apprendre aux élèves la valeur morale du silence. Habituer les enfants à rester *seuls,* au moins un quart d'heure par jour, et ceci non comme une punition, mais comme nécessité psycho-thérapeutique : le recueillement, la méditation sont aussi nécessaires à la vie que le mouvement.

La perspective d'une vie isolée de quelque durée inspire à la plupart des hommes une crainte injustifiée. L'homme moderne a peur de rester seul, il sent qu'il trouverait le vide et le néant. Il préfère la compagnie du premier venu au silence et à l'isolement.

C'est dans la solitude que les idées et les sentiments acquièrent leur force et leur élévation morale. L'isolement seul ne suffit pas, le silence est encore nécessaire. Nous sommes malades moralement et socialement, parce que nous parlons trop ; le silence temporaire est pour nous un remède hygiénique. Une retraite, une solitude temporaires sont des nécessités impérieuses pour l'homme d'études, de labeur intellectuel... Les heures passées au sein de la nature ou entre les quatre murs d'une retraite solitaire ne seront pas perdues...

Le silence de la nature. Que chacun aille donc, autant que cela lui est possible, dans la retraite et recherche le silence, s'il veut apprendre à penser plus noblement. Il n'y a rien de plus salutaire que le silence qu'on *entend* dans la soli-

[1] *Le langage et la verbomanie* a paru en 1912. Mais alors déjà ce jugement sans appel était quelque peu injuste ; il l'est davantage encore aujourd'hui. *(Réd.)*

tude des cloîtres, le silence de la nuit, le silence de la mer avec son caractère particulier, surtout le silence de la montagne, en pleine lumière éclatante, avec l'horizon sans limite, les cimes neigeuses, où nul murmure ne trouble l'espace, silence profond, visible, pour ainsi dire, fortifiant et moralisateur, qui éveille en nous tout un monde de mystère, les problèmes de la destinée, de l'inconnu, de l'infini, et purifie notre compréhension de l'univers.

La supériorité de l'homme se mesure à sa faculté de supporter la solitude, de se suffire intellectuellement à lui-même et de savourer la sérénité féconde du silence (chap. IX, *passim*).

PARTIE PRATIQUE

SOUSTRACTION ET DIVISION

J'ai lu avec intérêt l'article paru dans l'*Educateur* du 9 juillet sur ces deux opérations. Je suis d'accord avec son auteur au sujet de la soustraction ; le procédé par compensation est précisément celui que je recommande dans ma *Méthodologie*.

Par contre, je ne partage pas entièrement l'opinion de M. l'inspecteur L. Henchoz sur la division, favorable sans réserve au procédé que j'appellerai des « produits non indiqués ». Qu'il me soit permis de présenter à ce propos quelques remarques. [1]

830 : 89	830 : 89
29 9	—801 9
	29
(produit non indiqué)	(produit indiqué)

1. Le procédé des « produits non indiqués » recourt à la soustraction par compensation, mais la retenue peut aller jusqu'à 9 (voir ci-dessus) tandis que dans la soustraction ordinaire, elle ne dépasse pas 1. Tout n'est donc pas si simple qu'on le dit. Le procédé des « produits indiqués » exerce fortement la multiplication et la soustraction sous leur aspect ordinaire, ce qui est un bien.

2. Le procédé des « produits indiqués » a ceci pour lui d'être clair et naturel ; c'est celui qu'inventerait au besoin un homme qui, ayant à faire des divisions et n'ayant rien appris sur le mécanisme de cette opération, chercherait à se tirer d'affaire par sa propre inspiration. Ce procédé exprime bien — par sa physionomie même — le *sens* de l'opération.

3. Le procédé des « p. n. i. », plus savant que l'autre, risque d'être oublié à la longue ; celui des « p. i. » peut être plus facilement reconstitué par un acte de raison. *La connaissance d'une opération ne doit pas dépendre exclusivement d'un procédé très spécial.*

4. Il m'arrive souvent de voir des élèves d'un technicum qui, fatigués par deux heures de calcul, s'embrouillent dans une division par les « p. n. i. ». Je les invite alors à prendre l'autre procédé, qui partage mieux les étapes, qui permet des repos intermédiaires, qui exige moins de tension d'esprit. Et ça réussit généralement.

[1] Voir dans l'*Educateur* du 9 janvier 1926, un article de M. A. Chessex, sur cette même question.

5. L'enseignement de l'arithmétique élémentaire doit tenir compte des besoins de l'enseignement secondaire (coordination). Chaque fois que j'enseigne la division de deux polynômes algébriques, je débute, pour me faire comprendre, par des exemples de divisions numériques au moyen du procédé des « p. i. ». (Les élèves qui ne le connaissaient pas manifestent un joyeux étonnement, une fois qu'ils l'ont saisi, que ce soit si facile et ils se demandent pourquoi on leur a caché des choses si simples !) Je trouve dans cette manière de faire une analogie précieuse pour édifier l'opération algébrique sur l'opération arithmétique.

$$
\begin{array}{rrrrr|l}
40\,x^4 & -\,73\,x^3 & +\,86\,x^2 & -\,35\,x & & :\,5\,x^3 - 6\,x^2 + 7x \\
\cline{6-6}
-\,40\,x^4 & +\,48\,x^3 & -\,56\,x^2 & & & 8\,x - 5 \\
\cline{1-3}
 & -\,25\,x^3 & +\,30\,x^2 & -\,35\,x & & \\
 & +\,25\,x^2 & -\,30\,x^2 & +\,35\,x & & \\
\cline{2-4}
 & & 0 & & &
\end{array}
$$

Proposera-t-on de se passer ici de l'indication des produits ? Sans cette faculté de les indiquer, l'opération serait en général pratiquement inexécutable, et risquerait fort d'être définitivement obscure.

6. Le choix d'un des deux procédés ne pourrait être tranché avec quelque sûreté que lorsqu'on aurait fait une enquête portant, non pas sur des élèves, mais sur des gens de tous les milieux et de toutes les professions, engagés dans la vie pratique elle-même. On consulterait non seulement les gens qui font journellement des divisions (et je crains fort qu'ils ne nous répondent logarithmes et règle à calcul), ceux qui en font quelquefois, et ceux qui en font une tous les dix ans. Car l'école ne doit pas trouver sa satisfaction en elle-même.

Quant à moi, qui fais souvent des divisions, je recours instinctivement, suivant les circonstances (fatigue ou non) au procédé qui convient à mes dispositions présentes. Et je crois qu'il vaut mieux laisser à chaque élève le choix du procédé qui répond le mieux à ses capacités, à condition que ce choix soit libre et respecté.

J'ai toujours été étonné de voir l'importance qu'on accorde à cette question d'un intérêt très secondaire. Il importe infiniment plus, en matière de division, de comprendre le *sens* de l'opération, de distinguer clairement les deux cas *contenance* et *partage*, d'écrire les indications d'unités qui leur sont propres, de vérifier correctement d'après le cas (*Méthod.*, p. 86), ou de connaître encore le procédé des essais limités (id., p. 97 et 98). C'est avant tout sur ces points-là qu'il convient de diriger nos efforts. L. GROSGURIN.

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT DU VOCABULAIRE

— Mes amis, dit le maître, nous allons apprendre le mot *méridional*. C'est un mot compliqué. Il est facile de faire des fautes en l'écrivant. Qui saurait me dire lesquelles ?

— Me*i*ridional.

— Mer*ri*dional.

— Ma*i*ridional.

— Me*y*ridional.

— Mér*hi*dional.

— Qui te fait croire que l'on puisse être tenté d'écrire ce mot par *rhi* ?

— C'est parce qu'on écrit ainsi le mot *rhi*nocéros.

— Je n'y aurais pas songé, mais cela me paraît logique. Continuez.

Les élèves continuent comme on le leur demande et donnent libre cours à leur imagination. Je n'aurais jamais cru moi-même qu'il y eût tant de manières d'écrire *mal* le mot méridional.

Après quelques minutes de cet intéressant exercice, on copie le qualificatif dans le cahier et l'on passe au mot suivant.

— Votre méthode ne me paraît pas bonne, dis-je au maître.

— Et pourquoi ?

— D'abord, il y a beaucoup de temps perdu.Ensuite, vos élèves s'habitueront à écrire les mots d'une façon fantaisiste et, pour finir, ils oublieront l'orthographe véritable, la seule qui importe.

— Comment faire alors ?

— S'il y a 300 manières d'accommoder les œufs, *il n'y en a qu'une* d'écrire un mot. C'est celle-là qu'il faut connaître. Toutes les autres ne tendent qu'à induire en erreur. Faites écrire tout de suite le mot correctement. Soulignez peut-être la partie où une faute serait possible. Dans le cas qui nous occupe, on peut être tenté de mettre *nn*, soulignez, si vous le voulez, la lettre *n* pour attirer l'attention de l'enfant. Ce sera bien suffisant.

LE VIEUX PRÉSIDENT.

LES LIVRES

H. A. JACCARD et A. SPRENG. **Géographie économique de la Suisse.** 3e édition ; 1 vol. in-8o, illustré de 80 fig., cartes, plans et tableaux graphiques, 4 fr. Payot et Cie. — L'*Educateur* a suivi avec sympathie l'évolution de cet ouvrage. La 3e édition qui paraît aujourd'hui a subi une refonte presque complète. Les chapitres consacrés à la géographie physique et à l'utilisation des forces naturelles ont été développés. On a tenu compte des circonstances d'après-guerre dans les mouvements de population, les fluctuations de la production agricole, la situation actuelle de la broderie et de l'horlogerie, le tourisme et le rôle international de la Suisse, etc. Livre solide, qui a fait ses preuves, et qui sera aussi utile au public cultivé et aux instituteurs qu'aux élèves des écoles de commerce. ALB. C.

WALTER FLUSSER. **Die internationale Konferenz : Durch die Schule zum Frieden.** (Prag, 16.-20. April 1927.) Veranstaltet von dem internationalen Erziehungsamt in Genf. — C'est en une brochure de 32 pages, un excellent compte rendu de la Conférence *La Paix par l'école* qui s'est tenue à Prague au printemps dernier sous la présidence de notre ami Pierre Bovet. Tout l'essentiel s'y trouve, et rien que l'essentiel. On y passe successivement en revue l'organisation du congrès, le côté psychologique du sujet, les manuels scolaires, l'enseignement de l'histoire, les programmes en général, l'attitude à prendre vis-à-vis de la Société des Nations, de la Croix-Rouge et de l'esperanto, les échanges d'élèves

et de matériel scolaire, l'autonomie des écoliers, etc. Nous recommandons vivement ce remarquable et très intéressant résumé. ALB. C.

. H. VERDIER. **Carnet d'orthographe**. 142 pages, 2 fr. suisses. Naville et Cie, Genève. — Un de nos collègues français, professeur d'école primaire supérieure à Albertville (Savoie), publie un ouvrage très pratique et d'une utilité incontestable. Qui, en effet, peut se vanter de savoir vraiment l'orthographe française, de ne jamais hésiter ni devant un accord discutable, ni devant un circonflexe, ni devant une consonne à redoubler ou non ? C'est dire que le *Carnet d'orthographe* de M. Verdier ne laissera pas de rendre des services même à ceux qui sont censés n'en point avoir besoin... A plus forte raison sera-t-il précieux aux élèves de tout âge, de tout développement et de toute nationalité. Ajoutons qu'une disposition ingénieuse de la matière rend le maniement du *Carnet* rapide et aisé. ALB. C.

H. AUBERT, prof. au lycée de Tourcoing. **Dictionnaire de mythologie classique**. Paris, Vuibert, broché 13 fr. français (relié 15 fr.). — Le livre de M. Aubert n'est un dictionnaire que parce qu'il classe sa matière par ordre alphabétique. Mais c'est en réalité un beau livre de contes. Toutes les légendes de la mythologie classique sont là ; toutes les divinités des Enfers, de l'Eau, de la Terre, de l'Air et du Ciel ; tous les grands événements, tous les hauts faits chantés par les Grecs, les Latins et les classiques français. Mais c'est aussi un livre de travail et de renseignements en qui on peut avoir pleine confiance.

WILLIAM SAVAGE, prof. au Lycée Buffon. **Manuel de langue anglaise**. *Grammaire et prononciation*. 1 vol. in-8°, 20 fr. français. Payot, Paris. — Ce livre s'adresse plus à la réflexion qu'à la mémoire ; il fait une étude très complète de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. Il s'adresse aux élèves des classes supérieures des écoles secondaires et aux étudiants des facultés, ainsi qu'aux adultes cultivés. Une introduction historique est consacrée à la formation de la langue anglaise.

Dr P. E. LÉVY. **De l'autosuggestion à l'éducation de la volonté : le traitement moral**. 64 pages, in-16, 5 fr. français. Nathan, Paris. — Continuateur de l'Ecole de Nancy, le Dr Lévy condense ici sous une forme claire et vivante les idées qu'il a déjà exposées dans *Neurasthénie et Névroses* et dans son *Education de la Volonté*. Ce livre sera lu et médité avec profit.

H. VALLOTTON-WARNERY. **Sur une Six-roues**. *De Paris au Caire par Constantinople et Bagdad*. Avec 56 illustrations photographiques et 2 cartes, 3 fr. 50. Spes, Lausanne, 1927. — Livre vécu, vivant, simple et prenant. Plus intéressant encore que l'*Auto dans la brousse*.

Géographie illustrée du Canton de Vaud. Imprimerie de la Société suisse de publicité *(Gazette de Lausanne)*. — L'*Educateur* a déjà dit (N° du 11 juin dernier) tout le bien qu'il pense de cette œuvre de valeur, destinée à rendre de précieux services à nos écoles. Voici le 3e fascicule, qui termine le district d'Aigle et commence celui de Vevey. Le caractère à la fois scientifique, littéraire et pittoresque de l'ouvrage s'affirme nettement.

DORA MENZLER. **Die Schönheit deines Körpers.** Avec 96 illustrations photographiques. Dieck et Cie, Stuttgart ; relié 7,25 marks ; broché 5,75 marks. Il s'agit ici de la 22e édition. L'*Educateur* a déjà parlé de ce bel ouvrage. (No du 17 avril 1926, p. 128.) Aussi n'y revenons-nous que pour en signaler le succès et avec le succès du livre, celui de la gymnastique naturelle.

Les travaux de l'amateur. *Revue mensuelle illustrée pour les bricoleurs.* Lémonon, éditeur, 27 Rue d'Enghien, Paris (Xe). Le numéro, 5 fr. français. Nous signalons cette revue, très bien faite, aux « bricoleurs », nombreux parmi nos collègues.

Les numéros 2 et 3 des **Quaderni Pestalozziani** publiés par M. LOMBARDO-RADICE, sont consacrés à *Pestalozzi e la Cultura italiana.* Nous y relevons entre autres une étude de M. ERNESTO PELLONI, rédacteur de l'*Educatore della Svizzera italiana* — notre vaillant confrère tessinois — sur *Pestalozzi e gli educatori del Cantone Ticino.*

Du Tessin aussi ces trois brochures qui témoignent d'un effort bienfaisant : **Doveri dell' uomo verso gli animali** (tirage à part du même *Educatore*) ; — Dott. EDOARDO BARCHI, **Per la nostra salute.** *Elementi d'igiene per le scuole e per il popolo* (Sanvito, Lugano) ; — **Come ci preserviamo dalla tubercolosi** ? (Rezzonico Pedrini, Lugano.)

LA PETITE ÉCOLE

LES FÉES

— C'était dans la forêt des fées...

— Qu'est-ce que c'est, les fées ?

Gretly est bien la seule à ne pas savoir cela !

— Les fées sont des êtres mystérieux et très puissants qui habitent sur la montagne...

Toutes les têtes se sont tournées vers le Jura. Il obstrue les trois quarts de la fenêtre de sa puissante masse bleue...

— Elles font des choses merveilleuses, comme tu vas l'entendre... Elles se montrent parfois aux hommes, mais c'est rare... et seulement aux poètes ou à ceux qui sont très simples, très bons...

Walti demande encore :

— En avez-vous déjà vu, madame ?

Madame est gênée ...

— Non, pas encore.

— Heu ! yaya ! s'exclame Louisa. Si elle est rouge, la maîtresse, jusqu'à son collier d'or...

Gretly interprète cette rougeur :

— C'est parce qu'il fait chaud !

Mais Walti secoue la tête et de sa voix chaudement compréhensive :

— Non, c'est parce qu'elle a pas encore vu des fées, pas madame ?

— Oui, et cela m'ennuie un peu... JEANNE DE BELLERIVE.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel - Vevey — Montreux — Berne

VIENT DE PARAITRE:

LOUIS KURZ
MEMBRE HONORAIRE DU CLUB ALPIN SUISSE

GUIDE
DE LA
CHAINE DU MONT BLANC
à l'usage des ascensionnistes

Troisième édition revue et mise à jour par
MARCEL KURZ
INGÉNIEUR-TOPOGRAPHE
avec 50 nouveaux croquis de routes numérotées.

Un volume format de poche, 11×16,5 cm., relié toile souple, 400 pages, **fr. 12.—**

GUIDE
DES
ALPES VALAISANNES

Publication du Club alpin suisse
Chaque volume in-16 illustré, relié toile souple.

Vol. 1: Du Col Ferret au Col de Collon. Par **Marcel Kurz,** avec 56 illustrations dans le texte. In-16, relié, ... **Fr. 10.—**

Vol. 2: Du Col de Collon au Col du Théodule. Par **Henri Dubi**, avec 58 illustrations dans le texte. In-16, relié, ... **Fr. 9.—**

Vol. 3: Du Col du Théodule au Schwarzenberg Weisstor et du Stralhorn au Simplon. Par **Henri Dubi,** avec 80 illustrations dans le texte. In-16, relié, **Fr. 8.—**

Vol. 4: Du Col du Simplon au Col de la Furka. Par **Marcel Kurz.** In-16, relié, ... **Fr. 8.—**

ECOLE D'ÉTUDES SOCIALES POUR FEMMES, GENÈVE

SUBVENTIONNÉE PAR LA CONFÉDÉRATION — Semestre d'hiver : 24 octobre - 17 mars

Culture féminine générale — Préparation aux carrières d'activités sociales, de protection de l'enfance, direction d'établissements hospitaliers, bibliothécaires, libraires-secrétaires. — Cours d'infirmières visiteuses. — Cours ménagers au Foyer de l'Ecole — Programme (50 cts) et renseignements par le secrétariat, rue Chs. Bonnet, 6. 71

Pour cause d'âge, **à remettre**, dans ville vaudoise

PENSIONNAT DE DEMOISELLES

1er ordre, d'ancienne renommée, en pleine exploitation. Belle situation, maison moderne. Grand parc. Offres sous **L 24204 L à Publicitas, Lausanne.**

Par suite de la retraite du directeur de l'Institution agricole et professionnelle de la Suisse romande à Serix, près Oron, la

PLACE DE DIRECTEUR

est au concours : — Adresser offres et références à M. **de Mestral**, président, **à Vullierens sur Morges.** 66

PROFESSEUR

est demandé à l'Ecole industrielle inférieure de Monthey (Valais). — 32 heures par semaine. — Anglais. — Allemand. — Italien. — Physique. — Chimie. — — Sciences naturelles. — Eventuellement chant. Entrée en fonctions : 19 septembre 1927. — Offres : brevets, références et exigences à adresser au président de Monthey jusqu'au 1er septembre 1927.

MAISON JEAN HUBER

Facteurs et accordeurs de pianos - LAUSANNE

Grand choix — Echange
Réparations — Accordages

Auto-camion spécial pour les transports

Conditions extra-avantageuses pour le Corps enseignant.

INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

recommandez les maisons ci-dessous et faites-y vos achats.

N'OUBLIEZ PAS QUE LA

TEINTURERIE LYONNAISE

LAUSANNE (CHAMBLANDES)

vous nettoie et teint, aux meilleures conditions, tous les vêtements défraîchis.

PUBLICITAS S. A.

RUE PICHARD, 3 **LAUSANNE**

Imprimeries Réunies S. A , Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LXIIIme ANNÉE — N° 17. Lausanne, 17 septembre 1927.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

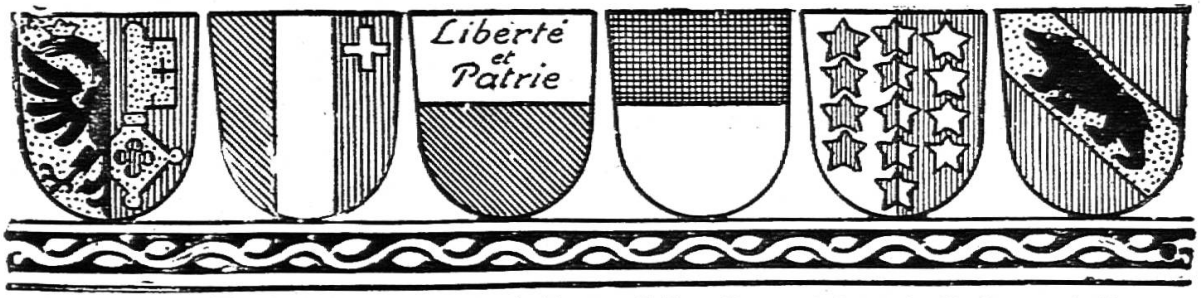
PIERRE BOVET
Florissant, 47
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
J. MERTENAT, Delémont
H.-L. GÉDET, Neuchâtel
R. DOTTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr 10. Etranger fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

LES RIMES IMPÉRISSABLES

HUIT SIÈCLES DE POÉSIE FRANÇAISE

Choix de B. H. CHAMBERLAIN

Professeur retraité de l'Université impériale de Tokio

Un volume in-16 de 768 pages . . . . . fr. **6.25**

Voici enfin une anthologie qui, sans avoir rien de révolutionnaire, cesse de répéter servilement ses devancières. L'auteur s'en explique fort clairement dans sa préface. Une méthode très simple l'a guidé : il a commencé, nous dit-il, par tout lire ou à peu près tout ; cela lui a demandé sept années. Ce faisant, il a isolé de la masse les poèmes les plus intéressants à divers titres. Plus tard, ce premier choix a encore été repassé au crible afin de ne plus laisser subsister que les pièces propres à former le goût et dignes de rester dans la mémoire. Mais, demandera-t-on, qu'y a-t-il de nouveau ? Toutes les anthologies ne procèdent-elles pas de même ? Celui qui les a composées n'a-t-il pas choisi les morceaux qu'il estimait être les plus parfaits ? Non pas ! et cela par la raison qu'on a toujours tâché de concilier plusieurs principes contradictoires. En même temps qu'on poursuivait un but esthétique, on visait à faire œuvre pédagogique ; on se croyait obligé à ne négliger aucun auteur, si médiocre qu'il fût, ni aucun côté, même médiocre, d'un grand auteur.

On sent que M. Chamberlain, justement célèbre dans le monde entier par ses travaux littéraires, notamment par ses études sur la poésie japonaise, a voulu réunir en ce volume *tous* les plus beaux poèmes de la langue française, et *seulement* les plus beaux poèmes. Ce n'est pas là un travail de pédagogue destiné à l'enseignement, mais une œuvre d'artiste composée avec amour et qui s'adresse à tous ceux qui aiment la poésie. C'est toute la poésie française, depuis Marie de France (XIIe siècle) jusqu'à nos grands contemporains : Madame la comtesse de Noailles, Paul Claudel, Paul Valéry, etc.